

fraîtil à la fois dans son orgueil et dans son amour ; mais cet amour était si pur qu'il le sauva de son orgueil. Il se renferma dans sa douleur silencieuse plutôt que d'en faire un sujet de raucune ou de satire, et d'en rendre responsable ou ce monde dont les hiérarchies le séparaient de cette femme, ou cette femme dont les dédains le séparaient de ce monde.

Un fugitif éclair de bonheur vint récompenser sa résignation. Rossini se mit au piano, et derrière lui Adolphe Nourrit et madame Damoreau se levèrent pour chanter le beau duo de "Guillaume Tell," alors dans toute la nouveauté de son succès. Nourrit, de sa voix pure et vibrante, commença le magnifique récitatif : "Ma présence pour vous est peut-être un ouvrage !..." cette expression ravissante d'un amour ardent et respectueux, luttant contre "l'écueil d'un préjugé fatal," comme dit M. de Jouy. La musique est pour certaines organisations une puissante consolatrice ; dès les premières notes, Napoléon Potard sentit fondre dans son cœur toutes ses velléités de révolte. Puis, à mesure que le duo avançait, les paroles, fort maieses du reste, mais transfigurées par le génie du maître, lui parurent s'appliquer si bien à sa propre situation, qu'il ne put s'empêcher de se tourner vers madame de Trames. Elle aussi semblait profondément émue. Lorsque arriva le délicieux air de : "Doux aveu, ce tendre langage !... il y eut un moment, moment bien rapide, où leurs yeux se rencontrèrent, et ceux de la marquise restèrent attachés sur lui une seconde de plus peut-être que ne l'exigeait sa sévérité. Mais que cet éclair fut court ! A l'instant même, avec cette clairvoyance dont les amoureux ont seuls le secret, surtout pour se désespérer, il remarqua qu'un nuage de dépit ou de dédain passait sur son front, et que ce visage enchanteur

reprenait son expression méprisante. Hélas ! je m'étais donc trompé ! pensa-t-il.

Le duo finit au milieu de ces applaudissements discrets qui, dans la bonne compagnie, violent l'enthousiasme tout comme ils déguisent l'ennui. Dans le mouvement qui suivit, notre héros eût encore une joie. Au milieu d'un groupe qui s'avancait de son côté, il reconnut Raoul de Domazan. Raoul le reconnut aussi, et sans hésitation, avec une franchise charmante, il s'avança vivement vers lui et lui dit, en lui tendant la main : " Ah ! Monsieur ! que je suis heureux de vous voir, et qu'il me tardait de vous demander pardon !..."

Ce mot, accompagné d'un sourire amical, et si expressif dans la bouche d'un homme dont la bravoure était proverbiale dans l'armée, fut un baume véritable pour le cœur blessé de Napoléon Potard. Isolé, découragé comme il l'était, il accueillit ce secours inattendu avec une reconnaissance si vive, que des larmes lui en vinrent aux yeux, et qu'en ce moment il eût voulu donner sa vie pour Raoul :

— Ah ! Monsieur, lui répondit-il sous l'influence de cette émotion naïve, combien je regrette aujourd'hui que vous ne m'ayez pas tué !...

— C'eût été pour moi un éternel remords, reprit Raoul sur un ton d'affectueux badinage, et... croyez-moi, quand on est ibon comme je vous crois, brave comme je vous sais, et tourné comme je vous vois ; lorsqu'en outre on se trouve dans le salon où nous sommes, à portée d'entendre cette délicieuse musique et de regarder ces yeux beaux yeux auxquels je ne vous suppose pas insensible... voyons, si pessimiste que vous soyez, cela ne vaut-il pas la peine de vivre ?

Les deux jeunes gens s'étaient assis à côté l'un de l'autre ; Raoul poursuivait l'entretien :